

LA POUDRE
ET LA CENDRE

TAYLOR BROWN

LA POUDRE ET LA CENDRE

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mathilde Bach



VOIR DE PRÈS

Ce livre doit beaucoup aux ballades traditionnelles d'Irlande et des Appalaches. Aux musiciens qui ont perpétué ces vieilles chansons de voleurs de chevaux, bandits de grands chemins, amants et bois maudits : merci.

Publié en langue originale en 2015 sous le titre *Fallen Land*, par St. Martin's Press

© Taylor Brown, 2015

© Autrement, 2017, pour la traduction française

© 2017, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-53-5

Dépôt légal : septembre 2017

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Chapitre 1

Une pâle lumière s'insinuait à travers la forêt de sapins noirs, fourmillant sous la couche de cendres, dans le cœur rougeoyant des braises finissantes. Les hommes émergeaient de leur campement, silencieux, et rompaient le pain d'un vieux pillage entre leurs doigts noircis. L'un d'entre eux faisait son propre examen. Suie et poudre, cendre et crasse. Des croissants de saleté accumulée sous ses ongles rongés et noirs, comme s'il avait dû s'extraire d'un trou dans la terre. Ou bien s'y enfouir.

D'autres mâchaient bruyamment. Du pain sec dans des bouches sèches. Pas de gobelets qui tintent. Pas de café depuis plusieurs jours. Dans le calme de l'aube, il avait toujours envie de leur parler, de briser le silence qui les unissait en une sinieuse rangée de cavaliers. Nulle couleur parmi les arbres. Ni écusson ni uniforme. Peut-être trouveraient-ils une certaine paix s'ils

restaient hanter encore un peu cette brume au lieu d'enfourcher leurs montures ? Mais leur rituel était immuable.

Alors, le premier, il se mit en selle. Il déglutit le dernier croûton tout au fond de son gosier et donna un coup de pied au vieux Swinney, dans l'amas de chair blanche et craquelée qui dépassait de son pantalon.

— Sale petit avorton, dit le commandant en second Swinney.

— Au moins, moi j'suis pas un vieux chieur de cendres.

— Si t'arrives à mon âge, t'auras de la chance, gamin. Bien de la chance d'être arrivé si loin.

Le garçon vissa sa casquette sur sa tête d'un geste fier.

— Autant de chance que toi ?

Le vieux Swinney se racla la gorge et cracha une motte épaisse dans les braises.

— Plus encore.

Ils montaient des chevaux de toutes les couleurs, de toutes les races. « Des vagabonds », disaient-ils en plaisantant. Des chevaux auxquels ils rendaient leur liberté pour mieux les mettre au service du pays. On ne mesurait pas le rang des hommes à la qualité de leurs montures, ce qu'elles révélaient d'eux, c'était leur degré de chance ou de malice, et parfois, souvent, de cruauté.

Le garçon se dirigea vers la sienne, un canasson couvert de mouches, à la robe blonde découvrant par endroits une peau nue et grise. Qui avait sans doute appartenu à une femme autrefois. Les hommes aimaient à en rire. Jusqu'au jour où l'un de leurs compagnons, l'amuseur de la compagnie, s'était fait abattre sur le dos de la jument. Elle était restée immobile, ses oreilles battant l'air, ses mâchoires mordant l'herbe du sol qu'elle foulait. Personne, à part le Colonel, ne disposait d'un cheval aussi calme. Ils cessèrent dès lors de se moquer d'elle.

Le garçon coinça le cuir craquelé de sa botte dans l'étrier, un arceau tordu taillé dans le fer rouge par un forgeron écervelé. Du moins c'était l'histoire que les hommes lui avaient racontée. Ils lui en avaient raconté tellement, le soir au-dessus du feu, leurs visages rougis par les flammes, démoniaques, les braises volant autour d'eux comme des mouches brûlantes. Le garçon les croyait toujours. Il ne croyait pas aux faits, aux noms, aux scènes. Mais à leurs intentions, c'était à cela qu'il croyait. Il y avait de la foi dans leurs yeux de charbon et d'argent, de l'acier ondoyant dans l'obscurité.

Les rayons de l'aurore transperçaient à présent le plafond de verdure au-dessus de leurs têtes, dessinant de vagues halos de lumière au sol. Les autres hommes montèrent en selle à leur tour, raides et lourds, perclus, certains avançant au pas et se retrouvant tout à coup dans la lumière. Le garçon les voyait apparaître, irradiant au milieu des bois sombres, tels des spectres. Des élus parmi les saints. Leurs visages émaciés,

leurs bouches disparaissant sous leurs barbes noueuses, ne laissant entrevoir que leurs dents. Leur attirail de guerre suspendu à des ceintures en cuir : pistolets, couteaux, fusils à mitraille de tous les calibres. Ces miscellanées de ferraille cliquetaient au rythme des pas de leurs chevaux qui défilaient les uns derrière les autres en un long ruban irrégulier.

Ils chevauchèrent à travers la forêt jusqu'à l'heure où la face blanche du soleil fut suspendue au-dessus de leurs têtes et le nuage d'insectes si épais que les hommes durent se barbouiller les joues et le front de boue ou de cendre de la veille. Les chevaux tentaient de chasser les moustiques de leur croupe à l'aide de leur queue, mais la peau des hommes comme des animaux se couvrait peu à peu de taches de sang. Enfin, ils arrivèrent dans une petite vallée verdoyante clairsemée d'arbres. Il y avait là une ferme et une étable. Par habitude, ils s'arrêtèrent pour déjeuner malgré le peu qu'ils avaient à boire et

à manger. Ils s'installèrent à couvert de la forêt pour ne pas être repérés depuis la vallée.

Lorsque le garçon descendit de son cheval, le vieux Swinney lui tapa sur l'épaule.

— Bienvenue en Virginny, dit le vieux.

— On est en Virginie ? demanda le garçon, les yeux pleins d'étonnement.

— Affirmatif. Le Colonel veut que tu ailles voir s'ils ont quelque chose à manger là-bas.

Le garçon hocha la tête. Il se glissa jusqu'à l'orée du bois, le visage dissimulé par les ombres. Il sentait les regards de ses aînés peser sur lui, leurs oreilles à l'affût du moindre craquement ou bruissement. S'ils écoutaient, c'est parce que le garçon ne faisait aucun bruit, parce qu'il était le plus furtif d'entre eux, le plus léger. Leur éclaireur. Un ancien voleur de chevaux dont les talents s'étaient aisément accordés à leur cause. Enfin, il parvint en vue du toit de planches brutes de l'étable, de la maison autrefois blanche et de l'unique cochon blanc englué dans une auge de boue affaissée. Il observa cette terre de Virginie

un long moment, étranger à ce pays. Puis il tourna la tête et émit un sifflement bref comme un coup de fouet par-dessus son épaule.

Quand il revint vers eux, les hommes de la troupe, de robustes trentenaires, ajustaient leurs holsters et les viseurs de leurs fusils, sortaient et entraient leurs lames dans leurs gaines pour s'assurer que rien ne vienne entraver leurs gestes dans l'attaque. Le garçon avait un pistolet de duel français d'un calibre peu commun. Il monta à cheval, tira de sa ceinture l'énorme arme en forme de J, en arma le chien. La pièce de métal tourna et cliqueta. La crosse en bois noble portait les stigmates des frottements incessants avec sa boucle de ceinture, les branches d'arbres, les souches sur lesquelles il l'abandonnait pour pratiquer le tir avec ses autres armes.

Swinney se tenait en contrebas.

— Tu as encore des balles pour cet engin, gamin ?

Le garçon brandit le pistolet vers lui, crosse en avant.

— C'est un vrai pétard, prévint-il, sourire aux lèvres.

Quand le vieux tendit la main vers le pistolet, le garçon le laissa tomber sur le côté et le tint suspendu dans le vide par la garde, puis il fit tourner l'arme sur son axe en la rattrapant par la sangle, doigt sur la détente, canon pointé sur le torse de Swinney, dont les yeux s'écarquillèrent de frayeur.

— On va leur montrer qui commande à ces fils de pute, déclara le garçon.

En réalité, il n'avait plus aucune balle. Il était vide.

Swinney plissa les yeux et secoua la tête.

— T'aurais bien besoin qu'on te botte le cul, gamin. Au lieu de faire des tours de jonglage.

Le garçon rengaina son arme et la remit à sa ceinture.

— Allez, sois pas jaloux, Swinney.

Le vieil homme, avare de ses réactions, esquissa un geste moqueur et se dirigea en claudiquant vers la rangée de chevaux.

La provenance du pistolet n'était pas inconnue : il faisait partie d'une paire appartenant à l'immense collection d'armes d'un partisan de l'Union dont ils avaient pillé la maison. Le premier butin de valeur du garçon. Il n'avait pas fallu longtemps avant qu'il doive céder l'un des deux, à la suite d'un pari malheureux sur le poids supposé d'un sycomore destiné au feu de camp. Ce qui lui laissa un pistolet et cinq balles à canon lisse. Deux servirent au tir d'entraînement, une fit les frais d'une nuit de beuverie, une autre visa un geai bleu perché sur un piquet de clôture – et le manqua. Quant à la dernière, elle avait disparu.

Désormais il n'avait d'autre choix que d'attendre que l'un de ses camarades tombe. Et d'espérer être le premier à le dépouiller.

— Hé, Swinney, appela-t-il. Tu crois qu'il y en a en bas ? Des bandits ?

— En tout cas, il y a quelqu'un, répondit le gros Swinney en se retournant.

Le garçon, à califourchon sur son cheval, se tenait prêt à partir en maraude. Quand leur chef passa à côté de lui, le garçon reconnut son odeur. Le Colonel remontait la cohorte en exhortant ses hommes au courage, au devoir et au triomphe. Il avait des cheveux longs ; ses boucles brunes, aussi noires que le plumage d'un corbeau, ondulaient sous un chapeau à plumes. À la ceinture, il portait quatre colts, canons en avant, deux pistolets dragons dans des holsters de selle et de belles bottes de cavalier qui lui remontaient au-dessus du genou. Il était l'homme qui avait traversé les brouillards du Potomac au plus profond de la nuit pour tendre une embuscade aux gardes nationaux du Maryland pendant leur sommeil. L'homme qui avait enlevé un général du Nord dans sa chambre d'hôtel, en Virginie-Occidentale, l'arrachant au lit qu'il partageait avec une négresse achetée pour la nuit. L'homme qui avait fait exploser le plus de ponts de la compagnie de chemin de fer de Baltimore et de l'Ohio et fait main